

Préface de Dominique Fernandez

Extrait de [La Crypte des capucins](#), Points, 2010, [postface](#) de la traductrice Blanche Gidon

Le Beau Danube noir

Vienne, si vide aujourd'hui, si triste, sorte de Pompéi du XX^e siècle, dont ne restent que des ruines culturelles, après la double catastrophe volcanique de l'écroulement de la monarchie austro-hongroise et de l'extermination de l'élite juive par les nazis, Vienne a inspiré aux témoins de son agonie, entre les deux guerres mondiales, des romans d'une nostalgie poignante. Stefan Zweig, Hermann Broch, Hugo von Hofmannsthal, Robert Musil ont connu plus tôt la gloire ; mais c'est peut-être à Joseph Roth qu'on doit les chants les plus élégiaques, les plus désespérés.

La *Marche de Radetzky*, son livre le plus célèbre, raconte, à travers trois générations de la famille Trotta, la désintégration de la société autrichienne dans la seconde moitié du XIX^e siècle jusqu'à la mort de l'empereur François-Joseph en 1916. Livre attendri jusqu'au lyrisme, mais aussi grinçant jusqu'au sarcasme. *La Crypte des capucins* est d'un autre ton : plus grave, plus funèbre, sans être moins chatoyant, il u membre d'une autre branche des Trotta reprend l'histoire de Vienne et de l'empire à la veille de la Grande Guerre et la conduit jusqu'à l'Anschluss de 1938. Cette fois, il parle à la première personne, innovation chez Roth, qui confère à ce roman un air de confiance.

Après la grande symphonie de *La Marche*, voici la musique de chambre, douce, pénétrante, lancinante, avec des traits fulgurants d'ironie. Roth est passé d'un registre à l'autre avec autant d'aisance que Schubert écrivant le quintette pour deux violoncelles après la symphonie en *ut* majeur.

François-Ferdinand Trotta se décrit au milieu du cercle de ses amis, jeunes gens oisifs que la mort guette, en ce printemps de 1914, tapie au cœur de leurs bals, de leurs parties de campagne et de leurs amourettes. Un trait de leur aimable narcissisme : on a bien raison d'appeler « mondiale » la Grande Guerre, dit le narrateur, « non parce qu'elle a été faite par le monde entier, mais parce qu'elle nous a tous frustrés d'un monde, du monde qui précisément était le nôtre ». Et dont la poésie, aussi délicieuse que fragile, ne s'exhalait nulle part ailleurs plus fraîche et entêtante que dans les salles de café, avec la caissière, invariablement blonde et de formes généreuses, « espèce d'honnête déesse du vice », les murs enfumés, les jeux d'échecs, les becs de gaz, la servante en tablier bleu, le gendarme, « en casque mastic, qui faisait sa brève apparition, l'air aussi autoritaire qu'embarrassé, et qui appuyait presque timidement son fusil, baïonnette au canon, contre le porte- parapluie », les joueurs de tarots, pourvus de favoris à la François-Joseph : voilà l'atmosphère qui constituait la « patrie » de Joseph Roth, le domaine enchanté et périssable dont la perte ne lui laisse que les yeux pour le pleurer et l'humour pour en rire.

Le roman est parsemé de scènes inoubliables, telles les rencontres du jeune héros et de sa mère, dont il baise chaque fois cérémonieusement la main, seule effusion de tendresse permise dans ces familles gouvernées par une étiquette méticuleuse. Le jour où il lui annonce qu'il part pour la guerre, elle se contente de lui donner le menu du déjeuner, escalopes et beignets aux quetsches. « Cette irruption soudaine de *Zwetschkenknödel* pacifiques dans mes préparatifs pour la mort m'apparut comme une manifestation merveilleuse de maternité. Je fus tellement ému que je faillis me mettre à genoux. Mais j'étais trop jeune pour que mon émotion ne me fît pas honte. Et je sais depuis ce moment-là qu'il faut avoir atteint la maturité complète ou posséder au moins une grande expérience pour montrer ses sentiments sans en être empêché par la fausse honte. »

Non moins bouleversante la mort du vieux domestique. Pour adoucir ses derniers moments, François-Ferdinand renonce à sa nuit de noces, et la jeune épousée, lasse d'attendre dans la chambre d'hôtel un homme qui préfère si visiblement les liens de la tradition familiale à ceux du sentiment individuel, repart pour Vienne tandis qu'il rejoint le front. De son côté, il est vrai, Élisabeth ne paraît pas très fixée sur ses préférences sexuelles ; et il y a dans l'évocation de la liaison entre Élisabeth et une certaine Yolande aux allures garçonnières comme un pendant féminin et lesbien l'aventure racontée par Stefan Zweig dans *La Confusion des sentiments*, sauf que l'homosexualité féminine semble avoir été beaucoup plus franche, dans la Vienne de ces années-là, que la masculine, corsetée de honte et de tabous.

Le roman de Roth, par sa lucidité toute pénétrée de mélancolie, dégage la même aura mystérieuse que *Le Guépard* du prince de Lampedusa ; et il ne serait pas difficile d'établir un parallèle entre le déclin de l'Autriche et le crépuscule de la Sicile, deux univers somptueux étouffés par leurs propres richesses. Cependant, il y a entre les deux livres une différence considérable, qui tient sans doute à la situation sociale respective des deux auteurs.

Le prince de Salina, aristocrate jusqu'au bout des ongles et représentant d'un monde élitiste et clos sur lui-même, juge avec mépris le mariage de son neveu Tancredi et d'Angelica, fille d'un notaire enrichi : mésalliance, déchéance,

ne peut-il s'empêcher de penser. Chez Roth, on est surpris de voir avec quelle sympathie, au contraire, son jeune héros, issu de la grande bourgeoisie, accueille un sien cousin, déclassé, réduit à colporter des marrons et des pommes de terre à travers les territoires de l'ancienne monarchie. Le portrait de ce Joseph Branco, slovène, possesseur d'une peau de mouton, d'un mulet, d'une petite voiture, d'un réchaud et de cinq sacs pour sa marchandise, plus une moustache noir-bleu et une forte denture, est une merveille de saveur et de gaieté.

Aucune trace de morgue chez François-Ferdinand. Il se fait gruger de bon cœur par ce parent inconnu, qui lui vend, beaucoup plus cher que leur valeur, son gilet de peluche à fleurs avec des boutons en verre coloré et sa chaîne de montre en or tressé. Le jeune bourgeois est enchanté de franchir les limites du monde frivole de ses amis, pour se retremper, au contact de ce rustique marchand ambulancier, dans un terroir plus authentique. De même, la rencontre de Manès Reisinger est un nouveau choc roboratif pour le fils de famille. Manès est un juif de Galicie, cocher de son métier, colossal et noir à faire peur, équipé de deux poings rouges « sortant comme deux marteaux des manches noires du caftan ». À nouveau, ce personnage inspire à François-Ferdinand une sorte de respect fasciné pour sa force physique, son étrangeté, son enracinement dans une réalité dont lui-même se sent douloureusement coupé.

Pourquoi cette ouverture à *l'autre*, cette sensibilité à ce qui est différent de lui, si contraires à l'assurance hautaine du prince de Salina ? Deux causes expliquent cette différence. Le fait d'être juif, d'abord, prédisposait Joseph Roth à une mobilité mentale inconnue d'un aristocrate sicilien figé dans l'orgueil de sa caste et l'immobilisme de son île. En Europe centrale, surtout, qui dit juif dit errance, nomadisme, persécution, habitude du malheur chronique et compassion au malheur des autres.

Second motif : la nature même de la monarchie austro-hongroise, bicéphale par Vienne et Budapest, mais multinationale et multiraciale par le corps. La grandeur de l'empire, selon Roth, ne tenait pas à sa capitale autrichienne, mais aux nombreuses provinces hétérogènes dont il était constitué : Slovénie (Joseph Branco), Galicie (Manès Reisinger), mais aussi Bosnie, Moravie, Transylvanie, etc. « La quintessence de l'Autriche, on ne la découvre pas au centre de l'empire, mais à la périphérie. Ce n'est pas dans les Alpes qu'on trouve l'Autriche : on n'y trouve que des chamois, des edelweiss, des gentianes. ».

Telle est la pensée constante de Roth. Du coup l'on comprend pourquoi l'effondrement et le démembrement de l'empire ont signifié la mort de Vienne, et pourquoi les écrivains autrichiens d'aujourd'hui, Peter Handke ou Thomas Bernhard, ne sont que sarcasme et féroce rancœur contre leur patrie. Privée de ses colonies, celle-ci n'est plus qu'une dépouille vide. Vienne, l'Autriche n'étaient, ne sont que peu de chose : toute la richesse était dans les marges.

Et même, note François-Ferdinand, tout ce qu'on appelle viennois et autrichien n'était qu'une imposture, une usurpation par le pouvoir central de la sève des peuples asservis. « Ainsi que mon père le disait souvent, la gaieté de Vienne, en sa diversité, se repaissait nettement de l'amour tragique voué à l'Autriche par les terres de la Couronne. Amour tragique parce que sans réciprocité. Les tziganes de la plaine hongroise, les Houzoules subcarpatiques, les cochers juifs de Galicie, mes propres parents, marchand de marrons à Sipolje, les Souabes, planteurs de tabac de la Bacska, les éleveurs de chevaux de la steppe, ceux de Bosnie et d'Herzégovine, les maquignons de l'Hanakie en Moravie, les tisserands de l'Ersgebirg, les meuniers et les marchands de corail de Podalie, tous, ils nourrissaient généreusement l'Autriche. Plus ils étaient pauvres et plus ils étaient généreux. Tant de souffrances, tant de maux, volontairement offerts comme une chose toute naturelle, avaient été nécessaires afin que le cœur de la monarchie pût passer dans le reste du monde pour la patrie de la grâce, de la gaieté, du génie ! Et la grâce fleurissait, grandissait, mais sur un sol engraisé par la douleur et l'affliction. »

Page capitale, qui démonte une fois pour toutes le mythe stupide des « valse de Vienne », colore en noir « le beau Danube bleu » et fait de Joseph Roth, chroniqueur amer de ce mensonge colonial, le chantre et le prophète d'une modernité fondée, non plus sur l'exploitation du plus faible par le plus fort, mais sur un métissage intelligent entre peuples divers.